

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

La logique du survivant d'Edmond Beaujon

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1987, tome 83, p. 275-282

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

*Ne pas savoir et croire qu'on sait, c'est la maladie du genre humain. Si vous vous affligez de cette maladie, vous n'en êtes pas atteint.*

Lao-Tseu

Les Echos proposent...

# *Edmond Beaujon, La logique du survivant*

*Essai sur la formation de l'homme*

Editions Patiño, Genève 1985, 260 pages

L'essai d'Edmond Beaujon est un livre ambitieux. Ne nous en plaignons surtout pas : ce n'est pas tous les jours qu'il nous est donné de lire autre chose que de maigres monographies et que nous sommes invités à réfléchir sur des questions essentielles. D'autant plus que l'auteur met au service d'une passion toujours maîtrisée une langue aussi claire et simple que précise et nuancée, une de ces langues d'humaniste comme on n'en rencontre presque plus.

Il s'agit donc de la formation de l'homme. Car, et l'auteur s'en explique dès les premières pages, si l'homme veut **survivre**, « c'est-à-dire surmonter les périls qui pèsent sur le monde vivant tout entier » (p. 11), il lui faut « **vivre au-dessus** de sa mentalité actuelle » (p. 13) ; autrement dit, « pour subsister, il faut survivre, donc se dépasser » (p. 13).

C'est pourquoi il serait urgent, estime l'auteur, de repenser toute la formation de l'homme, ou plutôt, tout simplement, de re-penser à la formation de l'homme. Malraux, cité en exergue de l'œuvre, disait : « Ce qui commence à

disparaître, c'est la **formation** de l'homme. La science peut détruire la planète, elle ne peut pas former un homme. »

Une remarque tout de suite, pour prévenir les malentendus. L'auteur ne méprise aucunement la science et la technique ; il est trop soucieux de « faire la part des choses », comme en témoignent les quatre parties de son livre : La part de l'ignorance, La part de la raison, La part du Diable, La part de l'enfance et du rêve. Mais faire la part des choses, c'est faire à chaque chose sa part, et rien de plus ; c'est refuser qu'une partie, fût-ce la science, se prenne pour le Tout. « Ignorer que la science n'est pas la même chose que la croyance en la science est catastrophique » (p. 27). Il faut libérer les esprits de cette confusion déraisonnable. C'est pourquoi, si le livre ne comporte pas de chapitre consacré à « la part de la science », c'est qu'il milite en faveur de ce qu'une certaine science actuelle veut ignorer.

L'œuvre s'ouvre donc par *La part de l'ignorance*. Or, une formule qui est un sous-titre de ce chapitre a valeur de symbole : « La tentation du biologiste : ignorer son ignorance » (p. 28). Non pas que les scientifiques s'imaginent tout savoir ; c'est bien pourquoi les chercheurs continuent de chercher. Mais ils ne veulent pas (ou peut-être ne le peuvent-ils pas) imaginer que l'essentiel leur échappera toujours, « comme si l'essentiel, chez l'homme, n'était pas justement ce qui échappe à toute formulation quantitative, à tout langage mathématique » (p. 23).

Beaujon en a vraiment au biologiste qui « faisant au préalable le vide absolu par rapport à tout dessein d'ensemble et tout animisme<sup>1</sup>, retrouve nécessairement cette absence au terme de ses investigations scientifiques » (p. 33). Ce texte vise particulièrement Jacques Monod, mais les Monod pullulent dans un certain monde<sup>2</sup>. Ceux qui ne savent pas voir « les gouffres d'ignorance qui s'ouvrent le long du chemin de la connaissance et même à son point d'arrivée » (p. 28), ceux qui ne reconnaissent pas « cette ignorance fondamentale et ce sens du mystère qui veillent à la sauvegarde de l'homme » (p. 30) ne comprendront jamais que « ce vide de l'ignorance sert à contenir la vérité » (p. 40).

<sup>1</sup> Cet *animisme* nous gêne ; on y reviendra.

<sup>2</sup> Beaujon fait une heureuse exception en faveur de Jean Rostand : « Parmi ceux qui "savent", Rostand est un être à part » (p. 35).

C'est pourquoi, aux yeux de l'helléniste qu'est E. Beaujon, Socrate, investi par le dieu de Delphes du « ministère de l'ignorance publique »<sup>3</sup> (p. 49), est « le premier critique de la civilisation occidentale, et le plus actuel » (p. 47). « Ce qu'on sait, savoir qu'on le sait ; ce qu'on ne sait pas, savoir qu'on ne le sait pas : voilà le vrai savoir » disait Confucius, près de deux siècles avant Socrate (p. 44).

Mais quand certains biologistes ne savent pas, « ils déguisent cette ignorance sous une affirmation qui donne à croire qu'ils sont dans le secret de la vie » (p. 31). Et Beaujon cite en exemple cette affirmation ahurissante de François Jacob : « L'être vivant représente bien l'exécution d'un dessein, mais qu'aucune intelligence n'a conçu. »<sup>4</sup> Monod dirait que ce dessein a été conçu par le hasard, et parlerait de téléonomie<sup>5</sup>, ce qui ne serait pas plus raisonnable.

Beaujon donne l'impression de s'acharner contre les biologistes. Certes, il leur fait la part belle. Mais ni le freudisme, ni le marxisme, ni le structuralisme ne sont mieux traités ; ils sont simplement exécutés de façon plus rapide<sup>6</sup>, comme d'ailleurs « ceux que l'on persiste à appeler des philosophes et qui ont mis la philosophie à la remorque des sciences exactes » (p. 25).

<sup>3</sup> C'est ici la première pique lancée aux responsables de l'Instruction publique. D'autres suivront, parce que le professeur Beaujon n'est pas tendre pour les différents Ministères de l'éducation nationale. Cf. par exemple : « Le langage scientifique... malgré les démentis les plus cinglants, détermine plus que jamais les programmes scolaires » (p. 76) ou « Il faut bien voir que le principal souci des responsables de l'éducation est la conformité de l'enseignement aux impératifs du développement scientifique, technique et économique » (pp. 242-243).

<sup>4</sup> Fr. Jacob, *La logique du vivant*, Gallimard 1971, p. 17. Si le *Petit Robert* a raison, si un dessein est bien « l'idée que l'on se forme d'exécuter quelque chose », on se demande où est la logique, et l'on se dit qu'il serait peut-être urgent de ressusciter M. de La Palice.

<sup>5</sup> Téléonomie : le mot est beau, et bien grec (!), apte surtout à masquer que ce dont on parle ni n'existe ni ne peut exister.

<sup>6</sup> Sur Freud : « on ne peut pas dire qu'il ait fait la part du sexe, puisqu'il lui livre l'homme tout entier, corps et âme » (p. 12). Sur Marx : « Il s'est bien gardé de faire la part de l'économie dans la condition humaine et dans l'Histoire ; en revanche, il a ramené à l'économie... toute la production humaine et toute l'Histoire » (p. 36). Quant au structuralisme, il suffit d'une citation de Lévy-Strauss : « Nous croyons que le but dernier des sciences humaines n'est pas de constituer l'homme, mais de le dissoudre » (*La pensée sauvage*, Plon 1962, p. 327), cité par Beaujon p. 214 n. 1.

Une fois faite la part de l'ignorance, on peut s'occuper de la raison, c'est-à-dire considérer la part qui lui est faite. Beaujon n'est ici ni plus optimiste ni plus tendre : « Le mot *raison* devient une sorte de tabou et tend à disparaître de presque toutes les sortes de discours qui composent notre culture... en particulier de l'usage courant où ce mot faisait référence à une qualité éminente de l'homme, considérée comme le fondement de sa dignité » (p. 67). L'homme ! cet « animal créé pour la pensée et qui persiste à se croire fait pour la violence et l'absolutisme » (p. 62). Car « les pouvoirs que l'homme s'est acquis... l'incitent dangereusement à confondre le savoir-vivre avec le savoir-tuer » (p. 66).

On aura reconnu que le mot de *raison* conserve, pour E. Beaujon, le sens qu'il a eu depuis plus de deux millénaires en Occident, de la philosophie antique jusqu'à hier, c'est-à-dire jusqu'au jour où on l'a réduite au **rationnel** en ne lui assignant pas d'autre but que de **rationnaliser**, c'est-à-dire en la condamnant à se mettre exclusivement au service de la technique pour organiser et exploiter : « Rationaliser, c'est organiser l'activité économique selon des principes d'efficacité scientifiquement établis... afin d'atteindre à un rendement meilleur et de réaliser de plus gros bénéfices » (p. 157).

Même réduite au simple bon sens (on l'a bien vu par le texte de Fr. Jacob cité plus haut) la raison n'a plus sa part ni sa place : « Rien n'est plus désuet, plus méconnu et plus inopportun que le bon sens » (p. 67). Car « nous en avons fait l'obligation de trouver bon tout ce qui s'impose au nom du Progrès, de la Puissance et de l'Economie » (p. 69).

Il faudrait, comme dit l'auteur, que « la raison soit intégrée dans l'âme » (p. 87). Mais comment faire, quand on a banni l'âme de la vie, soit en ne lui conservant qu'une vague « signification religieuse ou plus exactement piétiste » (p. 70), soit en la réduisant aux phénomènes psychiques ? « L'âme est devenue la psyché au sens moderne du mot » (p. 87).

A cette dégradation des mots qui empêche la juste perception des vraies réalités humaines, E. Beaujon oppose les grands mythes platoniciens, celui du livre IX de la *République* et celui du *Phèdre*. Il les commente en de très belles pages (88-100) qu'on ne peut résumer, mais où ce que les Grecs appelaient le *logos* retrouve pour nous sa valeur et sa place<sup>7</sup>. Un des mérites

<sup>7</sup> On songe évidemment à Pascal : « L'homme est visiblement fait pour penser. C'est toute sa dignité et tout son mérite » (Laf. 620). Beaujon cite d'ailleurs cette pensée à propos d'Eschyle (p. 234).

de l'auteur est ici de rester fidèle à la pensée grecque en ne dissociant jamais le point de vue éthique de la considération proprement spéculative. Il relèvera d'ailleurs plus loin, à propos d'Homère, les rapports tout aussi indissolubles qui existent entre l'éthique et l'esthétique : « Conscients des liens primordiaux qui unissent l'éthique au sentiment de la beauté, les Grecs ont trouvé dans les poèmes homériques l'expression parfaite de cette unité que notre culture ne peut même plus concevoir » (p. 219). C'est pourquoi « l'homme doit être formé par l'action conjuguée de l'éthique et de l'esthétique » (p. 241).

Et il ne faut pas oublier le Diable, et ne pas omettre de reconnaître sa part. Mais pour E. Beaujon, le Diable, même avec « cette marque d'estime qu'est la majuscule » (p. 131) n'est pas un personnage réel, seulement « le symbole du Mal et de la Négation » (p. 131). Chacun y est affronté, chacun le porte en soi et se laisse prendre plus ou moins à ses séductions : « Il n'y a pas besoin d'être le docteur Faust pour s'arranger avec le Diable : tout homme fait un pacte avec lui » (p. 140). Or on sait, comme le rappelait Baudelaire, « que la meilleure ruse du Malin est de faire croire qu'il n'existe pas » (p. 131) ; il faut pourtant lui faire sa part, c'est-à-dire reconnaître qu'il existe.

Le chapitre qui lui est consacré contient toutes sortes de choses, en particulier une étude fort intéressante du Méphistophélès de Goethe. Mais le plus original est constitué par des extraits des « Carnets du Diable » (pp. 161 et suivantes)<sup>8</sup>. Outre des « notes sur le sexe » qui ne sont pas toujours très convaincantes, surtout celles qui touchent au péché originel, on y trouve avec surprise une présentation de la *Gnose de Princeton*, « un mouvement assez dangereux pour moi » reconnaît le Diable (p. 162). Visiblement, l'auteur y tient. Ce n'est pas le lieu de présenter ici la doctrine des néo-agnostiques<sup>9</sup>. Retenons seulement ces quelques bribes : « Les néo-agnostiques affirment... que l'univers est l'œuvre de l'Esprit et ils appellent Esprit, avec une majuscule, la Conscience cosmique, également avec la majuscule... Ils ajoutent

<sup>8</sup> Le ton de ces pages, et leur humour particulier, rappellent curieusement, et agréablement, le délicieux petit livre de C.S. Lewis, *Tactique du Diable*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel 1943.

<sup>9</sup> Le mouvement groupe, aux USA, un grand nombre de savants de très haut niveau, surtout des biologistes et des astrophysiciens. Pour en savoir davantage, on peut se reporter au livre, pas toujours facile pour un non-scientifique, de Raymond Ruyer, *La gnose de Princeton*, Fayard 1974.

que l'homme trouve le salut s'il s'engage dans la voie qui le fait communiquer avec l'Esprit de l'univers, car l'univers est lui-même conscient... La connaissance obtenue par l'observation d'un " objet " extérieur passe à côté de l'essentiel, l'objet observé étant lui-même conscience, donc un sujet » (p. 163).

Il faut avouer que le chrétien est un peu décontenancé, l'Esprit, le salut et la voie qui y mène signifiant pour lui bien autre chose. Evidemment, ce n'est pas quelques petits bouts de phrases qui peuvent donner une juste idée d'une doctrine en fait assez complexe. Cependant, même en faisant un grand effort pour accueillir sereinement une pensée qui lui est aussi étrangère, le chrétien ne peut exprimer ici que ses réticences, voire son refus. On voit mal, de plus, comment l'helléniste peut s'en accommoder; il est vrai que les Grecs reconnaissaient le caractère sacré de l'univers, et qu'ils étaient sensibles, comme Beaujon le rappelle à propos de Socrate, « à la divinité du cosmos » (p. 58) mais il s'agissait de bien autre chose.

Je n'aurais pas évoqué ce point, s'il n'y avait pas, en plusieurs passages de l'œuvre, comme un petit parfum de gnose. C'est ainsi qu'à chaque fois que revient la mention du Tout, avec majuscule, on ne sait pas d'abord si on a affaire à quelque panthéisme stoïcien, jusqu'au moment où l'on se rend compte que la Gnose de Princeton n'y est pas étrangère.

Quant au christianisme, il n'apparaît en clair que trois fois : dans une très dure, et injuste, critique de Dostoïevsky (pp. 82-83) et dans deux citations de l'évangile : Mt 5, 3 (p. 59) et Lc 17, 21 (p. 114). Le texte est traduit en bon helléniste, bien sûr, mais interprété et utilisé en homme qui n'a pas grande connaissance du contexte religieux du Nouveau Testament et de son enracinement dans l'Ancien.

Le dernier chapitre, *La part de l'enfance et du rêve*, malgré certains retours complaisants vers la nouvelle gnose, contient des pages d'un très grand prix.

Il y en a de douloureuses, comme celles consacrées à « l'enfant confronté avec l'adulte » et celles qui suivent sur « le pays de l'enfance colonisé par les adultes » (pp. 189-200). Ces mots sont tristes, échos d'une réalité qui ne l'est pas moins. Tout l'univers moral de l'enfance, sa poésie, sa découverte émerveillée du monde, sa mystérieuse complicité avec les splendeurs et les

secrets de la création, c'est tout cela que l'adulte, avec les gros sabots prétentieux de sa technologie, est pressé de saccager. A « l'idée du Bien qui est, pour l'enfant comme pour Platon, le soleil de l'âme et la clé de l'univers » (p. 193), les adultes se hâtent de substituer les notions d'efficacité et de rendement.

On colonise jusqu'aux jeux de l'enfant : « le rêve personnel de l'enfant est relayé par le rêve collectif de la civilisation technologique » et l'on fournit à l'enfant des jouets qui sont des machines de plus en plus compliquées et performantes, alors que « moins la technique tient de place dans le jeu, plus l'âme est à l'aise pour se mouvoir en tout sens » (p. 208). Et c'est ainsi que l'on en arrive à cette « communion des enfants et des adultes dans la platitude de [notre] civilisation » (p. 206).

Et tout cela débouche sur le slogan « la science appelle les jeunes » pour lequel Beaujon a des ironies cinglantes (pp. 201 et suivantes). On devine qu'il voudrait le remplacer par quelque chose comme « la culture appelle les jeunes », *culture* étant pour lui synonyme de sagesse et de beauté, comme chez Homère et les tragiques grecs.

Il a ici des pages remarquables de justesse et de riche simplicité, par exemple sur la rencontre d'Ulysse et Nausicaa (p. 217), le Prométhée d'Eschyle (pp. 228-234) ou le premier chœur de l'Antigone de Sophocle (pp. 234-239). Ce ne sont que des illustrations de ce qu'il appelle « la formation de l'homme par le rêve poétique » (p. 210), mais elles ont tant de chaleur qu'on partage avec joie le plaisir de l'helléniste qui parle si bien de ce qu'il aime si bien. Et l'on comprend que le chapitre s'achève sur un plaidoyer, ferme, serein, sans grandiloquence comme sans chauvinisme, mais d'une parfaite justesse, en faveur des études classiques (pp. 244 et suivantes).

Ai-je donné trop d'importance à la présentation de cet ouvrage ? Certes, *La logique du survivant* n'est pas un « grand livre » au sens pompeux de la mode. Mais il m'a semblé que ce petit livre, œuvre d'un esprit ouvert aux choses de l'esprit, pouvait rendre de grands services à notre temps ; j'ai cru qu'il était d'autant plus opportun d'attirer sur lui l'attention que la critique, parce qu'il va à contre-courant des idées reçues, ne lui accorde pas la place qu'il mérite.

Oserai-je ajouter que l'helléniste que je suis un peu, et l'humaniste que je voudrais être, y a trouvé un bon nombre des valeurs auxquelles il est attaché ? En dépit des lacunes qu'on peut y déplorer, cet ouvrage devrait contribuer à « dématérialiser » les âmes — ce qui ne serait pas peu.

Joseph Vogel

En guise de post-scriptum, ces deux citations encore :

— « Former l'homme : cette entreprise requiert non seulement beaucoup de savoir, mais tout autant de sens esthétique et plus encore de sens moral. »  
(p. 259)

— « C'est moi [dit le Diable] qui ai lancé le verbe *dédramatiser*, qui s'introduit partout où il s'agit de présenter comme anodine une menace mortelle pour la liberté ou pour la vie. » (p. 182)

J. V.